

La santé est un état de résistance

L'exercice de la médecine est difficile, mais cela n'explique ni n'excuse certaines pratiques qui oublient que celui qui souffre est avant tout un humain. Il convient de les identifier, analyser et contrôler en partenariat avec le patient. Patients et médecins vivent, souffrent et résistent ensemble.

Marc Jamoulle

Docteur en médecine de l'Université de Louvain, médecin spécialiste en traitement de l'information, et docteur en sciences de l'Université de Liège. Il exerce la médecine de famille à Charleroi, Belgique depuis 1974

La médecine de famille est une discipline étrange¹, dont le contenu exact ne figure nulle part. De pays en pays, le médecin de famille fait plus avec moins, est souvent mal payé par les gens ou par l'État, et toujours est honoré et respecté. D'aucuns utilisent l'appellation médecin généraliste. On utilise là l'adjectif général, c'est dire tout ce que cette personne peut faire dans l'immense champ du savoir de la médecine. On dit d'elle qu'il fait tout et s'occupe de tout. Mais dire médecin de famille, c'est pointer qu'elle fait partie du groupe humain, la famille, composée de personnes dont il est l'accompagnant. Médecine généraliste, médecin de famille, un double titre, le faire et l'être, lourde tâche.

Réputé parent pauvre de la médecine technologique, il subsiste par la volonté des patients qui, à travers tout et dans tous les pays, lui donnent une place dans leur vie intime, lui confient leurs secrets et lui demandent de les accompagner et de les défendre.

Le médecin a pris droit sur le corps au quinzième siècle. Au dix-neuvième siècle, il a eu droit au sexe des femmes et à l'esprit. Au vingtième, à celui des hommes. Au vingt et unième, il se prévaut sans rire de prédire demain. Il a droit à tous les pans de notre vie, du berceau à la mort. Le médecin de famille a donc droit au corps, à l'esprit, à la vie sociale et d'aucuns voudraient lui donner une place spirituelle.

Dans nos sociétés bureaucratisées, tout ce qui n'est pas explicitement prévu par les lois et règlements est soluble dans la médecine. Le médecin de famille fait donc face à des besoins de certification de plus en plus pressants et diversifiés. Il est l'incontournable de la désorganisation sociétale.

Tout cela fait bien lourd pour une seule personne qui n'a eu dans sa formation, en général, que quelques cours de philosophie, qui n'a que peu entendu parler de sociologie ou d'anthropologie et a été formée à l'éthique au travers de quelques séminaires.

Pourtant, dans tous les pays, le médecin fait partie de l'élite. Il mange à sa faim. Il n'a pas froid. Il sait ou est réputé savoir. Il est respecté. Il dit le comment. Il dit le normal et parfois le pathologique. C'est l'ab-

sence de regard sur soi-même, le peu de conscience sociologique, qui souvent lui fait confondre sa morale personnelle et sa morale professionnelle.

Comment expliquer que, dans les années quatre-vingt-dix, et dans presque tous les pays du monde, les personnes dépendantes de drogues ont été abandonnées par les systèmes de santé ? Comment expliquer que, dans les années quatre-vingt-dix, d'innombrables jeunes sont morts sans soin de l'épidémie d'héroïne alors que le traitement existait depuis quarante ans ? Comment expliquer que dans les mêmes années quatre-vingt-dix, un grand hôpital universitaire belge fermait à clef les portes de ses toilettes pour empêcher les « drogués » d'aller s'y piquer au lieu d'organiser leurs soins ? Comment expliquer qu'on a laissé prescrire une drogue aussi mortelle que le Flunitrazépam (Rohypnol®) alors qu'on connaissait sa dangerosité ? Comment expliquer que les médecins, généralistes et spécialistes confondus, se laissent encore subjugués et déformer par cette industrie pharmaceutique condamnée pour crimes dans de nombreux pays ? Bien sûr, les médecins sont des humains. On ne peut attendre d'eux qu'ils soient les super-héros de la foule. Ces secrets lourds qu'ils gardent parfois leur échappent. Après tout, ils ont les mêmes qualités et défauts que ceux qu'ils soignent et ils mourront avec eux. Le choix d'accompagner l'homme souffrant est toutefois un choix de vie précis, qui implique devoirs et obligations et conduite attentive. Depuis que j'exerce, j'ai appris à voir, lentement mais sûrement.

J'ai appris à comprendre pourquoi je ne faisais pas ce que j'avais dit que j'allais faire, base de l'assurance de qualité. J'ai appris à voir la souffrance derrière le symptôme, l'humain derrière la drogue.

J'ai compris que la médecine est relation d'humains et que celui qui est soigné n'est pas toujours celui qu'on croit. J'ai appris que je faisais et je fais toujours un métier dangereux et que la médecine peut nuire à la santé, par mégarde, par anxiété, par autodéfense, mais aussi par volonté délibérée d'accaparer.

J'ai moi-même souffert dans ma peau de cette médecine terrible d'inhumanité et à l'éthique douteuse. Par

deux fois, j'ai contracté une infection nosocomiale. Par deux fois, j'ai dû être hospitalisé en septicémie grave. Par deux fois, j'ai passé des jours et des jours avec une voie centrale et j'en suis sorti affaibli et meurtri. Et quand j'ai voulu réclamer mon dû, les médecins d'assurance m'ont démolé et nié et mes chirurgiens ont ignoré le problème et, pire, l'un d'entre eux a menti.

Lorsque mon frère aîné est mort de la médecine, emporté par les effets secondaires, pourtant prédictibles, d'un médicament, il m'est venu cette rage de penser que je, que nous, devons nous défendre contre l'insolence des Jean-Foutre et des incompetents par inattention. De cette nuit de larmes est sorti ce cri.

« La santé est un état de résistance. Résistance à la maladie bien sûr. Résistance aussi à la violence et au harcèlement, résistance aux drogues, résistance à l'ex-

ploitation, résistance à la mal bouffe, résistance à la pollution, résistance aux conditions de logement désastreuses, résistance au marché pharmaceutique, y compris résistance à la marchandisation de la santé et donc résistance parfois à la médecine elle-même. Nous, comme professionnels de santé, tentons d'aider nos patients à résister. »

Mes collègues d'Amérique latine, au travers des réseaux Prévention Quatenaire, ont adopté cette phrase comme un cri de ralliement. La Déclaration de Cos, autre cri éthique qu'on retrouve dans le même ouvrage, vient compléter cet appel à la vigilance. La médecine ne peut oublier qu'elle accompagne les humains. 

1 Ce texte forme le prologue du livre *Éthique d'un médecin de famille*, disponible en ligne sur le Livre en papier, Care Éditions <https://www.publier-un-livre.com/fr/le-livre-en-papier/481-ethique-d-un-medecin-de-famille>